

## EN HAUSSE

DYANA HUMANITAIRE



Il y a quatre ans nous découvrons « Un transport en commun », moyen métrage réalisé par **Dyana Gaye**, jeune cinéaste franco-sénégalaise

qui tissait un fil invisible entre l'ethnologie de Jean Rouch et la poésie de Jacques Demy. « Des étoiles », son nouveau film, raconte les odyssées contemporaines des émigrés entre New York, Turin et Dakar, avec le souci de les inscrire non seulement dans le mouvement mondial des déplacements de populations, mais aussi dans des parcours personnels forts (une jeune femme débarque en Italie pour retrouver son mari, un adolescent se rend pour la première fois en Afrique pour enterrer son père). La mise en scène, pudique et empathique, détache la fiction de sa seule dimension sociologique pour s'intéresser à des individualités égarées en quête de ports d'attache. **XAVIER LEHERPEUR**

## EN BAISSÉ

DU BRUIT POUR RIEN



Vingt ans après l'adaptation, par Kenneth Branagh, de « Beaucoup de bruit pour rien » de Shakespeare, **Joss Whedon**, connu pour ses séries

de genre (« Buffy contre les vampires », « Angel »), nous en donne sa version. Le cinéaste britannique appuyait sur le cliché de la cavalcade frénétique dans la campagne italienne ; le réalisateur américain déplace l'action de ce marivaudage amer (un traité de paix est fragilisé par des rivalités politiques et amoureuses) dans le huis clos contemporain d'un pavillon de la banlieue chic de Los Angeles. Le tout filmé en noir et blanc. Mais si le dispositif séduit, il fige rapidement le film dans une élégance dandy et étriquée qui empêche le jeu des acteurs de s'émanciper. Ceux-ci étant peu aidés par une adaptation presque trop scrupuleuse, et désespérément bavarde. **X. L.**



savante. Elle ne se soucie pas de réalisme. « Le Square » est très écrit. Combien de « mademoiselle », de « monsieur » s'adressent ces deux inconnus qui nouent conversation... Ils sont délicats, mais comme ils n'ont pas l'habitude de parler d'eux, ils sont d'une franchise surprenante. « Comme on ne se connaît pas, vous pouvez me dire toute la vérité », dit la femme. Dans cette phrase, il y en a mille, comme souvent chez Duras. Cette femme rêve de s'en sortir par l'amour ; elle pense que si un homme la choisit, elle pourra alors donner son congé à ses patrons et qu'elle aura trouvé la justification de son existence. Il y a en elle une grande violence, elle pourrait tuer, et elle le dit. L'homme, qui lui n'attend plus rien de la vie, affirme : « Rien n'est arrivé. » Mais c'est arrivé, et ils ne le savent pas. C'est comme s'ils avaient vécu toute une vie ensemble en une après-midi. Reprendre « le Square » dix ans après sa création avec Didier Bezace lui donne une autre beauté : cette histoire-là peut donc arriver à des gens âgés qui pourraient penser qu'ils n'ont pas connu l'amour et continueraient à l'attendre de manière désespérée. ♡

(\*) Joue dans « le Square ».

« Le Square », avec Clotilde Mollet et Didier Bezace, metteur en scène et interprète

Loredana Spagnuolo (Marguerite) et Jean-Marie Galey (le Président)

Jean-Marie Galey\* :  
“Des mots très simples”

“ Je crois que pour elle la vie était un roman, et tout avec elle était roman. Il m'est arrivé de passer des soirées chez Duras avec des amis, elle jouait du piano, très mal, la cigarette au bec mais, de toutes les façons, c'était un moment saisissant. Le soir où elle est venue au Théâtre de l'Aquarium assister à une représentation de « Marguerite et le Président », on est tous allés après au restaurant, et on a bavardé toute la nuit. Même dans la vie, Duras parlait comme une romancière : en sa compagnie, on avait toujours le sentiment de vivre un moment historique. Elle parle de l'amour et célèbre le quotidien en poète, ce qu'elle était. Pour ce faire, elle use de mots très simples, auxquels elle donne une force inouïe. Et si ses pièces sont novatrices, c'est parce que Duras y revient à l'essence même du théâtre : rares, ses mots dévoilent tout. ”

(\*) Joue dans « Marguerite et le Président ».

Emmanuelle Riva\* :  
“Je ne voulais plus faire de théâtre...”

“ Y a-t-il un lien entre cette comédienne âgée que je joue dans « Savannah Bay », qui laisse peu à peu un événement terrible revenir à la surface de sa mémoire, et la jeune femme de « Hiroshima mon amour » ? Je n'y ai pas pensé. Mais, chez Duras, le passé fait évidemment partie du présent de nos vies. Dans « Savannah Bay », Duras parle de la vieillesse, qu'elle appelle « la splendeur de l'âge », ce qui est assez rare dans son œuvre. Rare aussi est ce nœud de tendresse qu'elle y décrit entre la comédienne âgée et celle qui découvre être sa petite fille. Mais